

# LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Léon DUPONT LACHENAL

Nos morts : M. Henri Dirac

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1950, tome 48, p. 132-133

© Abbaye de Saint-Maurice 2012

## M. HENRI DIRAC

Dans la soirée du Samedi-Saint, le 8 avril dernier, s'en est allée une figure originale de notre ville, M. Henri Dirac. Depuis de longs mois déjà, M. Dirac avait cessé toute activité professionnelle, mais on continuait à le rencontrer avec plaisir et le Jeudi-Saint encore, il saluait les passants de sa fenêtre. C'est dire combien le dénouement de cette longue vie fut rapide. Il se sentit mal dans la journée du Vendredi-Saint et parut aussitôt gravement frappé ; il reçut sans tarder les derniers sacrements et, le lendemain, dans la soirée, il rendait son âme à Dieu. Détail émouvant, son fils achevait à la même heure de poser les portes de la Basilique restaurée des Martyrs, afin qu'elles soient en place pour Pâques.

M. Henri Dirac était né le 7 avril 1864 ; il était ainsi devenu l'un des doyens de Saint-Maurice. La famille Dirac habite le Valais depuis 1780 environ ; elle vint alors de Savoie, mais, plus haut, on la trouve à Besançon, où, dit une lettre de 1745 conservée dans la famille, elle habita longtemps la paroisse Sainte-Marie-Madeleine. Durant le siècle dernier, la famille acquit la citoyenneté de la ville de Saint-Maurice à laquelle elle n'avait pas tardé à s'attacher.

Un brin d'originalité embellit parfois l'existence. Un Dirac fut chef de gare, mais la ponctualité des trains et les subtilités du trafic ne suffisaient point à absorber tout son temps : il fut de surcroît poète, et correspondit même avec Lamartine qui lui témoigna de l'amitié.

Mais plus que la plume inspirée de l'écrivain amateur, c'est le rabot de menuisier qui fut l'outil le plus constant dans la famille où l'on est traditionnellement artisan du bois. M. Henri Dirac rappelait volontiers qu'il était encore enfant lorsque son père construisit les anciens bancs de l'église abbatiale, ces bancs sur lesquels une main plus pieuse que réservée avait gravé au couteau les mots : « Vive Pie IX! »...

Le jeune Henri fréquenta le Collège de sa ville natale où l'on retrouve son nom de 1875 à 1880, régulièrement inscrit dans les cours préparatoires, puis à la section destinée aux futurs commerçants et industriels et qu'on nommait alors l'Ecole Moyenne, avec ses Divisions inférieure et supérieure, chacune divisée à son tour en Cours également inférieur et supérieur... On retrouve aussi Henri Dirac parmi les acteurs de théâtre : un programme nous le montre tenant un rôle d'Officier d'Etat-Major, dans un drame intitulé « Un Mensonge », qui fut donné en spectacle les 13 et 20 juillet 1879 : c'était donc un officier de quinze ans... Plus tard, il figure sur un tableau des membres de la Fanfare Agaunoise de 1884 : Henri avait alors vingt ans et il devait rester fidèle à cette société durant une vingtaine d'années.

Mais son activité essentielle n'en fut pas moins celle de maître menuisier. Comme tel, il travailla dans toute la région, particulièrement pour les églises. Dans une délicate pensée de piété filiale, sa famille a essayé de dresser la liste des sanctuaires qui ont été meublés ou embellis par lui : nous n'y comptons pas moins de dix-huit églises ou chapelles, qui s'échelonnent d'Ayer en Anniviers à Caux au Pays de Vaud. Aussi, peut-on bien dire que le pieux artisan apporta sa part à la liturgie. Et pourquoi ne pas évoquer encore les copies d'anciens coffres de Valère qu'il exécuta pour meubler un château de l'empereur Guillaume II ainsi que le château de Chillon ?

Sa vieille maison basse, devant l'entrée de l'Abbaye, le faisait le plus proche voisin de celle-ci : il en détenait une clef et aimait à s'y rendre. Le chanoine Guillaume de Courten, dont l'influence rayonnait sur le pays, avait été l'un des amis de M. Dirac, pour qui il conçut et dessina maints projets. Depuis vingt ou trente ans, M. Dirac fut appelé à restaurer pour l'église abbatiale plusieurs beaux meubles, notamment les autels de St-Théodore, de St-Sébastien et du Calvaire, les crédences et les bancs sculptés du chœur.

Avec sa taille trapue, son regard attentif et son allure méditative, il parcourait les rues de la cité pour voir ce qui se faisait, aimant à observer, comparer et discuter. Artisan-type, il poursuivait en plein XX<sup>e</sup> siècle les traditions vénérables du maître d'état d'autrefois ; profondément attaché à son métier, il lui demandait de véritables joies. Sa famille et sa foi religieuse vivante complétaient le cadre de cette belle existence. Aussi n'est-ce pas sans émotion que l'on apprit la fin de cette vie en cette veille de Pâques, comme si les joies pascales devaient marquer le passage de ce monde à l'autre de cet homme de bien.

L. D. L.